

ON A EU LA JOURNÉE BONSOIR

de Narimane Mari

Slate^{FR}

On ne le connaît pas, ce monsieur âgé, souriant, au demeurant fort sympathique.

Il apparaît au détour d'une rue, fait un petit discours souriant agrémenté d'un tour de magie dans une pièce ensoleillée, marche près de la mer.

Il s'appelle Michel Haas, il est peintre, il est le compagnon de celle qui filme. Il va mourir.

Dans la mer, un adolescent nage, c'est peut être un gosse du quartier, peut-être un demi-dieu d'on ne sait quelle mythologie. Dans la rue, il y a aussi plein d'autres gens, des visages d'inconnus scrutés un à un avec une acuité amicale, un clochard poète, des enfants qui jouent dans un parc.

La rue, la ville, ici, maintenant –peu importe alors qu'il s'agisse de Paris, Montreuil, Marseille.

La cité, plutôt, le lieu où les humains font collectif.

L'homme travaille dans son atelier, malaxe la matière, sculpte la peinture et le papier de tout son corps. Une sensualité et une colère émanent ensemble de son corps en action et des œuvres qu'il invente. Au sol, aux murs, ce sont des figures humaines ou animales, des couples enlacés, plutôt des silhouettes découpées dans la matière même du vivant.

La maladie s'aggrave. Michel est furieux, contre elle, contre lui-même, contre qui prétend s'occuper de lui et ne le sauvera pas. Narimane est à ses côtés avec sa caméra, aux côtés de sa fureur, Michel est d'accord avec ça. Le film, elle et lui l'auront fait ensemble, jusqu'au bout.

Narimane Mari, à qui on doit peut-être le plus beau film jamais dédié à la lutte de libération de l'Algérie, le conte poétique *Loubia Hamra*, trouve les distances et les proximités, les vibrations et les pudeurs pour accompagner la vie et la mort de l'homme qu'elle aime.

Un dispositif tout simple, écrire à l'écran ce qui se dit, pas comme des sous-titres mais comme des éléments de l'image, intensifie et met à distance simultanément ce qui appartenait à la sphère privée. S'y mêlent des vers de Nazim Hikmet ou de Jacques Prévert. Sur le ring Charlot boxeur esquive et esquive encore, Michel et Narimane rient de bon cœur. Mais il est des coups auxquels on n'échappe pas.

C'est sidérant d'exactitude, ce point improbable où le tragique intime esquive le pathétique.

Sur l'étal du poissonnier, le grand poulpe est comme une statue palpitante de la vie incarnée, même au bout d'elle-même.

Au mur de la chambre, les œuvres joueuses et intenses de Michel Haas disparaissent une à une tandis que s'en vont ses forces d'exister physiquement. Pourtant, grâce au cinéma, grâce à celle qui a su en mobiliser avec autant de justesse les puissances, assurément il ne disparaîtra pas.

La petite flamme brûle encore.

Jean-Michel Frodon

